



HAL
open science

Pour une approche temporaliste des usages et des dispositifs de communication numériques

Jean-Claude Domenget, Guillaume Latzko-Toth

► **To cite this version:**

Jean-Claude Domenget, Guillaume Latzko-Toth. Pour une approche temporaliste des usages et des dispositifs de communication numériques. IAMCR - COMMUNICATION POLICY & TECHNOLOGY SECTION - User empowerment revisited : new perspectives of ICT uses, IAMCR, Jul 2015, Montréal, Canada. hal-01514267

HAL Id: hal-01514267

<https://hal.science/hal-01514267v1>

Submitted on 20 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une approche temporaliste des usages et des dispositifs de communication numériques

Jean-Claude Domenget, ELLIADD-OUN, Université de Franche-Comté
Guillaume Latzko-Toth, LabCMO, Université Laval

Introduction

L'appareil théorique construit par la sociologie des usages depuis 30 ans, résumé à travers les deux topiques proposées par Francis Jauréguiberry et Serge Proulx (2011) n'est plus suffisant pour analyser les usages des dispositifs de communication numériques. Le nécessaire renouvellement de notions adaptées aux formes d'appropriation de ces dispositifs, instables par conception, interpelle les chercheurs qui s'intéressent aux usages. L'accent ne doit plus simplement être mis sur la continuité, la reproduction, la filiation des usages mais aussi sur leur fragilité, leur labilité, leur instabilité.

Pour renouveler les études d'usages, plusieurs angles d'approches des temporalités peuvent être poursuivis : celui des « moments » du temps (passé, présent, futur), des « échelles » de temps (longue, moyenne et courte durée), des « domaines » de structuration du temps (travail, famille, loisir, intimité...) ou encore des modes d'expression temporelle (récit objectivé ou discours subjectivé) (Dubar et Rolle, 2008). Nous proposons pour notre part de nous concentrer sur les échelles de temps afin d'analyser l'importance de l'historicité et de la diachronicité des usages et des dispositifs.

Notre analyse réflexive sur les temporalités comme clé d'analyse des usages et des dispositifs de communication numériques permettra d'interroger le renouvellement de la question du pouvoir des usagers. Elle est fondée sur deux recherches empiriques récentes portant sur différentes populations d'usagers : des professionnels de la visibilité sur Twitter, des usagers ordinaires de l'Internet Relay Chat. A travers l'approche par les temporalités, il s'agit de proposer un vocabulaire adapté, un outil d'intelligibilité de la formation des usages numériques et un modèle dynamique dans lequel les usages se développent en même temps que les dispositifs qui les médiatisent, dans un jeu de constante interaction entre les deux. L'instabilité par conception des dispositifs numériques est une disposition à faire l'objet d'une co-construction par leurs usagers.

1. Limites des modèles existants pour penser l'instable

La sociologie des usages est une tradition sociologique qui a émergé historiquement en France dans le sillage des travaux commandés au début des années 1980 par l'opérateur public des télécommunications (Jouët, 2000 ; Breton et Proulx, 2002). De ces trois décennies de recherches, Jauréguiberry et Proulx (2011 : 79-97) dégagent deux grandes « topiques » – que Proulx (2015) appelle aussi des « paradigmes » ou « métamodèles ». Elles se sont cristallisées successivement mais tout en coexistant aujourd'hui encore. La première topique, qui caractérise les travaux produits entre 1980 et 1995, regroupe quatre catégories analytiques : l'usage, la pratique, les représentations (mentales et sociales) et le contexte. L'*usage* – « ce que les gens font effectivement avec le dispositif » (*ibid.* : 80) s'insère dans la *pratique*, activité quotidienne plus large de l'individu ou du groupe qui repose sur l'usage de différents dispositifs. Les

représentations mentales et sociales de la technique ajoutent à la perception matérielle des dispositifs un substrat symbolique pouvant fortement influencer sur l'utilisation ou non de ces derniers. Enfin, le *contexte*, social, politique et culturel, cadre plus largement la situation d'usage. La seconde topique (1995 à nos jours) serait marquée par un déplacement du « *focus* » de l'analyse, de l'objet technique et de son usage vers l'*activité* (dans laquelle s'insère l'usage). Cette topique propose en outre cinq niveaux d'analyse, plus ou moins convergents théoriquement, mais qui éclairent l'objet de manière complémentaire. Le premier niveau concerne l'interaction entre l'utilisateur et le dispositif ; le second étudie la convergence entre l'utilisateur imaginé par le concepteur et la représentation que se fait ce dernier du dispositif ; le troisième s'attache à l'insertion de l'usage dans l'expérience quotidienne de l'individu ; le quatrième interroge les normes politiques et morales prescrites par le dispositif et le dernier resitue l'usage dans un long terme socio-historique.

Dans le premier paradigme de la sociologie des usages, l'usage est pensé en tant qu'usage *social*, c'est-à-dire comme *pattern* stable de pratiques techniques socialement partagé et normé. Les pratiques trop individuelles (idiosyncrasiques), les modes d'utilisation non suffisamment récurrents, sont pensés comme un « autre » sur le fond duquel se dessine l'usage (Lacroix et al., 1992). L'intérêt porte sur la continuité, la reproduction, la filiation des usages. Par exemple, la notion de « trajectoire d'usage » s'intéressait à la permanence de certains « modes de faire » et habitudes techniques et à leur report sur des dispositifs nouveaux (Proulx, 2002). Cela entraîne une difficulté à saisir certains aspects des usages, relatifs aux changements, aux variations, à l'instabilité des dispositifs et à la fragilité des usages. Ou encore, à rendre compte d'usages en cours de stabilisation. Autrement dit, on relève un tropisme impensé vers le fixé, qui a façonné une approche *statique* des usages. Étudier la *dynamique* des usages et des dispositifs – comme nous y invite la deuxième topique de la sociologie des usages – nécessite de réintroduire la variable « temps » dans l'analyse.

Certes, deux des cinq niveaux d'analyse de la deuxième topique comportent une dimension temporelle (le cycle du quotidien, le temps long), mais elle intervient plutôt en toile de fond ou comme élément de contexte pour situer un usage dans une échelle de temps ou une séquence historique. Le recul historique a été exploité pour comparer l'inscription sociale de ces dispositifs de communication à celle de leurs prédécesseurs ; il permet de prendre la mesure de l'écart entre la vision des concepteurs et l'actualisation de leurs projets, ainsi que de la permanence de certaines attentes communicationnelles, au-delà des « révolutions » promues avec chaque innovation (Perriault, 2009). Certaines études se sont penchées sur l'insertion des usages dans les temps sociaux du quotidien (Pronovost, 1994) ; elles mettent cependant assez peu de l'avant l'aspect le plus prosaïque de l'appropriation : les périodes d'apprentissage, les tâtonnements, les abandons, etc. (Granjon, 2004). En somme, il nous semble que les modalités fines de l'articulation temporelle des usages ont reçu relativement peu d'attention en regard du volume de recherches réalisées.

Or, il est possible de s'accommoder d'une conception quelque peu « fixiste » de l'usage dans la mesure où les dispositifs eux-mêmes sont relativement stables sur la période de temps considérée, ce qui incite à étudier la mise en usage de dispositifs stabilisés devenus des « boîtes noires » (Akrich, 2006). Mais une telle approche va de pair avec une conception séquentielle du « cycle de vie » d'une innovation – développement, intégration sociale, usage – qui, non seulement a montré ses limites dans le cas des premières générations de TIC, mais qui est devenue tout à fait

inadéquate lorsqu'on tente de l'appliquer aux dispositifs numériques à support logiciel. Comme nous le verrons plus bas, ces dispositifs sont en mutation permanente, ce qui complique la caractérisation des pratiques dont ils sont l'objet. Et la conséquence de cette labilité des dispositifs est que les usages ne sont jamais eux-mêmes stabilisés. Or, l'analyse d'usages en cours de stabilisation est une entreprise difficile pour laquelle nous sommes encore relativement mal outillés (Coutant et Domenget, 2013). Cette inadéquation est accrue par le fait que les dispositifs numériques sont fortement interreliés et interdépendants, formant des configurations sociotechniques éphémères car sujettes à des recompositions permanentes. Les différentes formes de leur appropriation risquent alors d'être ignorées alors qu'elles constituent pourtant l'ordinaire de l'expérience des usagers du numérique.

2. Instabilité des dispositifs numériques et fragilité de leurs usages

Les nouveaux dispositifs techniques de communication ayant émergé dans le sillage d'Internet et du Web, autrement dit les médias numériques *à support logiciel* – parce qu'ils dépendent moins d'une infrastructure matérielle spécifique que d'une infrastructure logicielle : protocoles, plateformes, etc. – diffèrent des TIC qui les ont précédé en ce que la *plasticité* des artefacts perdure bien après qu'ils aient été mis en usage. Ces dispositifs sont en mutation permanente. C'est ce que Neff et Stark (2003) ont voulu exprimer par la notion de « *permanently bêta* » pour décrire un nouveau paradigme de développement du logiciel où la « version bêta » n'est plus cet état transitoire entre l'étape du développement (où la boîte est encore ouverte et transparente) et celle de la mise en marché (où la boîte est close et opaque), mais un état permanent d'inachèvement du dispositif, en évolution constante, où la rétroaction constante des usagers (tous promus « bêta-testeurs ») est intégrée au processus de développement de l'artefact. Si bien que ces dispositifs sont en quelque sorte *instable par conception* : la plasticité du dispositif est instrumentalisée par le concepteur pour enrôler les usagers dans le processus de conception (Garud et al., 2008 ; Latzko-Toth, 2011, 2014a).

Symétriquement, les usages de ces dispositifs se révèlent eux-mêmes instables, au-delà des ajustements habituels que connaissent les usages des TIC en général, dans une dynamique de circularité avec l'objet technique (Boullier, 1997). Les usages numériques se révèlent en effet éminemment *fragiles* (Domenget, 2013), sujets à des changements dans les attitudes, les comportements et les représentations du dispositif. L'observation des usages des diverses « plateformes » numériques donne à voir des refus d'engagement auxquels succèdent des engagements intenses, puis des désengagements relatifs ou définitifs. Le cas *Facebook* est emblématique à cet égard. On ne compte plus les métamorphoses dont le site et ses déclinaisons mobiles ont fait l'objet depuis son apparition en 2004, tant au niveau des fonctionnalités et des contenus que de l'interface et de la façon dont les contenus sont présentés. Les usages eux-mêmes évoluent constamment, et pas toujours en lien direct avec l'évolution des fonctionnalités. À titre d'exemple, mentionnons l'évolution dans les pratiques de partage, nombre d'usagers se déclarant beaucoup plus sélectifs aujourd'hui qu'il y a deux ou trois ans dans ce qu'ils dévoilent à leur sujet (Gallant et al., 2015).

On voit là encore les limites d'une observation des usages dont la focale serait trop longue, ne permettant d'accommoder la vision que sur deux types de rapports au dispositif : l'usage routinier ou « social » – car épousant un schéma établi – et le « non-usage » ou « usage limité » (Kellner et al., 2010). Or, le constat de la fragilité des usages numériques nous amène à envisager ces notions,

non comme des réalités empiriques, mais comme des idéaux-types bornant un entre-deux au sein duquel se retrouve un ensemble foisonnant de pratiques.

3. Pour un cadre conceptuel élargi

La sociologie des usages propose un cadre conceptuel riche pour décrire les évolutions et les mutations des dispositifs et de leurs usages. Les sections précédentes en ont fourni, en creux, un aperçu. Mais il y a tout un vocabulaire et une méthode d'analyse des processus temporels développés par les Sciences Humaines et Sociales (SHS) qu'il faut s'empresse d'intégrer dans l'étude des usages. Dans ce but, nous proposons de nous appuyer sur le vocabulaire temporaliste¹ construit notamment en sociologie, du fait de l'ancrage des études d'usages dans cette discipline, au carrefour avec les SIC. S'il n'existe pas de théorie unifiée en sociologie du temps, la variété des termes mobilisés (temps, rythme, durée, intensité, etc.) dans les recherches est en soi significative de la difficulté actuelle à stabiliser un vocabulaire commun. Pour résoudre ce problème, nous reprenons la proposition de Michel Lallement (2008) de construire une « grammaire des temporalités » à partir de l'héritage sociologique de William Grossin (1996).

Quatre notions notamment sont à retenir :

- la notion de *cadre temporel* qui « distingue un temps enfermant – la géométrie – de temps enfermés – ceux de la substance. [...] Le temps enfermant est un temps reconnu, accepté comme référence et convention. Les temps enfermés ne se découvrent qu'à l'exercice » (*Ibid.*, 24). Les cadres temporels présentent de nombreuses caractéristiques. « Ils peuvent être naturels ou construits, personnels ou collectifs, actifs ou passifs, intangibles ou labiles, structurés ou non, hebdomadaires ou quotidien » (Lallement, 2008). Dans les études d'usages, il s'agit de prendre en compte les cadres temporels d'interaction, les caractériser en termes de rigidité, restriction, fermeture, régularité, etc. tels qu'ils sont définis par différents « domaines » de structuration du temps (travail, famille, loisir, intimité) et les dispositifs de communication numériques dans lesquels se construisent les usages ;
- la notion de *milieu temporel* se détache de celle de cadre temporel. « Un milieu temporel est un assemblage de plusieurs temps » (Grossin, 1996, 40). Ces assemblages temporels structurent nos activités dans une vision qui correspond justement à notre programme de prise en compte de l'instabilité des dispositifs et de fragilité des usages. Les milieux temporels se caractérisent par une idée de souplesse, de liberté, d'extension, d'ouverture, de changement, etc (Cf tableau 1) ;
- troisième notion proposée, les *cultures temporelles* façonnent des représentations communes, des manières de faire, de sentir et d'agir qui portent la marque d'un ici (un groupe, une société donnée) et d'un maintenant (une période, une génération). Les cultures temporelles sont éminemment variables. Il s'agit d'un ensemble de modèles, normes, valeurs concernant les temps sociaux. L'analyse des usages aujourd'hui s'inscrit dans la culture temporelle caractéristique des sociétés occidentales, marquée par « le culte de l'urgence » (Aubert, 2003), l'accélération sociale (Rosa, 2012), l'injonction à une réaction immédiate et des difficultés de gestion du temps ;

1 Nous inscrivons ainsi notre proposition dans le projet éditorial de la revue *Temporalités* lancée en janvier 2004, faisant suite au bulletin *Temporalistes* créé par William Grossin en 1984. Celui-ci vise à confronter les définitions et les approches des temporalités dans plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales (histoire, sociologie, psychologie sociale, démographie, philosophie, économie, etc.) (cf. <http://temporalites.revues.org/>).

– une dernière notion, appelée *équation temporelle personnelle*, désigne l’organisation et l’horizon spécifiques des temporalités agencées par une personne singulière. Elle rassemble un ensemble de qualités : l’orientation temporelle (désorientation temporelle complète/orientation précise) ; l’horizon temporel (quasi-absence d’ancrages dans quelque passé ou futur que ce soit/perspectives les plus vastes, les mieux fondées, les plus sûres) ; la disponibilité (de tous les instants/indisponibilité totale, forme d’asociabilité) ; la gestion temporelle (inorganisation temporelle, passivité/gestion temporelle active et avisée) ; la création temporelle (vie limitée, néant/pulsions créatrices des temps personnels, plus riches créations collectives) (Grossin, 1996, 151). Notons qu’il existe une diversité des équations temporelles selon les individus et des configurations propres à des groupes ou à des catégories de personnes qui exercent la même profession ou qui vivent enserrés dans des cadres temporels analogues ou simplement nombreux. Ces notions d’équation temporelle personnelle et de configurations temporelles collectives permettent d’analyser l’hétérogénéité temporelle² telle qu’elle est vécue par des individus ou des collectifs. Elle invite à préciser « le travail d’articulation temporelle » au cours des usages des dispositifs de communication numériques.

Tableau 1. Caractéristiques comparées des cadres temporels et des milieux temporels (Grossin, 1996, 44)

| Cadres temporels | Milieux temporels |
|---|---|
| Rigides | Souples |
| Imposés | Libres |
| Restreints, unicistes, réducteurs | Étendus, pluralistes, extensibles |
| Fermés. Ils refusent le milieu temporel | Ouverts. Ils accueillent des cadres temporels |
| Réguliers et réitérés | Changeants, modifiables |
| Imbriqués en configurations | Associés dans rigueur |
| Construits sur des mesures d’horloge | Sans rapport étroit avec un ordre chronologique |

Ces quatre notions viennent compléter la typologie de Dubar et Rolle visant à répertorier les divers angles d’analyse des temporalités entre « *moments* » du temps (passé, présent, futur), « échelles » de temps (longue, moyenne et courte durée), « domaines » de structuration du temps (travail, famille, loisir, intimité...) et modes d’expression temporelle (récit objectivé ou discours subjectivité) (Dubar et Rolle, 2008). Leur prise en compte nous invite également à caractériser finement la texture et l’épaisseur temporelles des usages. Ces notions ne sont pas seulement à analyser d’un point de vue narratologique pour ce qui concerne la texture mais aussi sociotechnique en intégrant dans l’épaisseur temporelle des usages, le travail d’articulation temporelle, les trajectoires individuelles et collectives, les multiples formes identitaires en jeu. (Domenget, Larroche, Peyrelong, 2015). L’ensemble de ces considérations nous invitent à faire le constat de la pauvreté du vocabulaire qu’il faut enrichir et d’une vision des temporalités trop restrictive dans l’analyse des usages.

2 Nous empruntons cette notion complémentaire à celle d’équation temporelle personnelle et de configurations temporelles collectives à Caroline Datchary et Gérald Gaglio qui proposent d’étudier l’hétérogénéité temporelle dans les organisations afin de mieux documenter les conflits et le « travail d’articulation temporelle » réalisé par les individus (2014).

4. Principes de méthode

Afin d'appliquer le programme d'une approche temporaliste des usages, il est nécessaire d'avoir un regard diachronique consistant à regarder comment les pratiques s'articulent à l'évolution du dispositif à travers le temps. En effet, l'analyse du processus de co-construction est inséparable de l'étude des usages.

A titre d'illustration de la nécessité de garder une double focale, à la fois sur l'évolution du dispositif à travers le temps et sur l'agencement des pratiques, prenons l'exemple de l'apparition des listes sur Twitter. Initialement, les listes ont donné lieu à des usages de filtrage de l'information voire de curation sociale (Lambert, Landaverde, 2013). En tant qu'outil d'organisation des flux d'informations, les listes permettent une gestion de l'écologie cognitive/informationnelle des usages de ce dispositif. En tant qu'outil de curation sociale, elles permettent de trier l'information, de la mettre en mémoire et de la placer à la croisée d'autres informations jugées pertinentes par le curateur, dans le but d'encourager la réflexion et de porter à l'action (Domenget, 2015). Disponibles au début uniquement sur des applications tierces – externes à Twitter – de type Tweetdeck ou Houtsuite, les listes ont permis à l'utilisateur de n'être pas connecté en permanence au flux d'information, de le classer selon différents critères (comptes suivis, mots-clés, événements, etc.) et de faciliter le travail de veille. Leur intégration dans l'architecture technique de la plateforme et leur mise en avant parmi les critères d'évaluation d'un compte (à côté du nombre d'abonnés et du nombre d'abonnements) a donné lieu à un détournement des usages des listes vers une logique de visibilité. Dans leur dimension publique, les listes sont devenues un outil d'ostentation de l'expertise affichée par un usager. Depuis que les listes sont mises en avant par le dispositif, elles sont devenues un critère d'autorité parmi d'autres, réduites à un nombre d'occurrences. La même analyse pourrait être faite concernant le détournement de l'usage du *follow friday* (mot-clic #ff), d'une suggestion de comptes à suivre à des pratiques de relations publiques destinées à certains comptes experts. Ces exemples montrent qu'il faut observer les usages sur la durée, dans leur évolution sur une moyenne / longue durée et demeurer attentif à leur fragilité, sinon les conclusions sont périssables voire fortuites.

Complétant ce regard diachronique, une autre entrée d'analyse des usages est possible à travers une prise en compte des polémiques qui émergent dans le discours des acteurs. En effet, le discours des acteurs est marqué par l'évocation de l'instabilité des dispositifs, de la fragilité des usages, mais aussi des ruptures, du temps avant et après, des temps de latence, d'hésitation, d'arrêt et de reprise dans l'appropriation d'un dispositif. Nous avons été surpris ainsi de constater que dans leur grande majorité, les usagers « professionnels de la visibilité », c'est-à-dire des professionnels de la communication et des relations publiques, dont une des missions est de rendre le plus présents et le plus visibles possible leurs clients sur les moteurs de recherche et les médias socionumériques, ont mis du temps à s'approprier un dispositif comme Twitter. Même si leurs usages professionnels des médias socionumériques, en particulier de Twitter, s'inscrivent dans un véritable modèle de référence de la relation client, au sein duquel le « capital de visibilité » (Heinich, 2012) du professionnel est un élément majeur de sa reconnaissance professionnelle, l'appropriation de Twitter n'a pas été aussi simple et immédiate que le laissent entendre les discours d'accompagnement de ce dispositif. À l'instar de Facebook, l'apparition de nouveaux usages liés à de nouveaux outils ou fonctionnalités, comme des outils d'automatisation

de l'entrée en relation lors de la phase d'abonnement à un compte³, donne souvent lieu à une polémique dont l'analyse permet de mieux comprendre les enjeux identitaires, éthiques et relationnels que ces éléments nouveaux soulèvent.

Sur la base des principes énoncés plus haut, divers instruments d'enquête – d'inspiration ethnographique – peuvent être mobilisés de façon complémentaire dans l'étude temporaliste des usages d'un dispositif numérique de communication. Nous en dressons ici une liste non exhaustive :

- L'observation de longue (voire de très longue) durée (sur une période de plusieurs années), qui suppose une immersion du chercheur dans le dispositif ; cette observation participante (à divers degrés) lui permet de développer une pratique réflexive du dispositif ainsi qu'une vision diachronique de son évolution ;
- L'entretien qualitatif, qui permet de saisir les « équations temporelles personnelles » en lien avec l'usage, à la fois dans leurs dimensions synchronique et diachronique – leur évolution au fil d'une trajectoire d'usage – et d'en analyser la variabilité ou les traits communs ;
- L'analyse de traces, qui permet d'analyser de manière asynchrone des usages effectifs captés par le dispositif (ex : archives *tweets* archivés ; historique d'activité Facebook...) ;
- Des méthodes hybrides, notamment l'entretien sur traces, dans lequel est effectuée une *co-analyse* des traces avec les acteurs.⁴

Conclusion : le pouvoir des usages revisité ?

A travers la prise en compte de l'instabilité des dispositifs et de la fragilité des usages, nous avons deux axes d'analyse des usages sous l'angle des temporalités. Ce nombre d'axes n'est pas limitatif. Il peut y en avoir plus. Nous souhaitons à ce stade du programme ouvrir un champ d'investigation de possibles. Le premier axe qui s'est révélé être pertinent est celui de l'historicité de l'usage. Les usagers périodisent leurs propres usages selon une échelle de temps qui intègre des phases de courte/moyenne/longue durée. Cette périodisation ne prend pas forcément en compte l'évolution des dispositifs et doit être reconstruite *a posteriori*. Le second axe renvoie aux usages du temps *ouillés* par les dispositifs numériques de communication. Il s'agit cette fois d'analyser la manière dont les usages numériques éclairent notre rapport aux temporalités. Ces deux axes illustrent les pistes ouvertes par la prise en compte de la dimension temporelle en sociologie des usages, dimension qui a été jusqu'ici relativement « repliée » en quelque sorte. Un exemple notable est celui des recherches sur les pratiques de déconnexion qui intègre à la fois une périodicité à la fois

3 Nous pensons par exemple à l'apparition en 2011 d'un outil de planification de l'entrée en relations lors de la phase d'abonnement qui se nomment *Socialomate* qui a donné lieu à une vive polémique entre les tenants de relations authentiques vs des relations stratégiques (Domenget, 2013).

4 À titre d'exemple, voir la recherche effectuée par Gallant et al. (2015), dans laquelle les enquêteurs mènent des « visites commentées » de l'historique des activités du participant, permettant d'une part de capter les traces numériques d'activité sur la plateforme (au moyen d'un logiciel de copie d'écran dynamique) tout en recueillant dans le métadiscours du participant de précieux éléments de contexte.

normée mais aussi évolutive pour l'utilisateur des phases de déconnexion volontaires, analysées comme partielles, ponctuelles, provisoires voire dissimulées mais aussi une expérience temporelle marquée par la difficulté à atteindre l'idéal d'un milieu temporel souple, changeant, modifiable face aux tensions fortes qui existent entre les cadres temporels rigides (notamment ceux liés au temps du travail), une culture temporelle marquée par le « culte de l'urgence » et l'accélération sociale ainsi que la capacité de chaque individu à réussir son équation temporelle personnelle (préservation d'un temps à soi).

Du point de vue du pouvoir de l'utilisateur, l'approche temporaliste des usages conduit à une ouverture politique. Les dispositifs numériques de communication ne doivent pas conduire uniquement à de nouvelles formes d'encadrement et de contrôle des temporalités vécues. Ils peuvent être aussi des instruments pour « habilitier » l'utilisateur et lui donner une liberté dans la gestion de son temps. Cette ouverture politique fait écho à l'objectif d'écologie temporelle défendue par Grossin (1996). Cette approche renouvelle ensuite l'interrogation sur le pouvoir de l'utilisateur. En effet, en se situant au niveau des individus, il s'agit de comprendre comment ils articulent l'hétérogénéité des temporalités et arrivent à en faire quelque chose. Ce niveau d'analyse ne doit pas être négligé car si les analyses macrosociales d'Auber en termes d'urgence généralisée (2003) et de Rosa en termes d'accélération sociale (2012) sont utiles afin de saisir les normes temporelles qui encadrent les usages et plus largement les pratiques sociales des utilisateurs, il est essentiel de comprendre comment les individus surmontent ces défis. Enfin, dans les 2 axes distingués, la question du pouvoir des utilisateurs se présente, soit sur le plan collectif, dans le façonnement graduel du dispositif (dans le processus de co-construction), soit sur le plan individuel, dans l'enjeu que représente la capacité pour l'utilisateur de formuler son équation temporelle personnelle plutôt que de subir des configurations techniques.

Références

Akrich, M. (2006). La description des objets techniques. In M. Akrich, M. Callon & B. Latour (Eds.), *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs* (pp. 159-178). Paris: Presses de l'École des Mines de Paris.

Aubert, N. (2003). *Le Culte de l'urgence. La société malade du temps*. Paris: Flammarion.

Boullier, D. (1997). Les usages comme ajustements. Services propriétaires, moteurs de recherche et agents intelligents sur Internet. *Colloque Penser les usages*, Bordeaux-Arcachon.

Breton, P., Proulx, S. (2002). Usages des technologies de l'information et de la communication. In P. Breton, S. Proulx (Eds.), *L'explosion de la communication de la communication à l'aube du XXI^e siècle* (pp. 251-275). Paris: La Découverte.

Coutant, A., Domenget, J.-C. (2013). Une sociologie critique des usages est-elle possible ? Réflexions sur la conciliation d'une posture critique et d'une démarche empirique. *Communications-organisations et pensées critiques* (pp. 147-158). Lille : PUL Septentrion.

Datchary, C. Gaglio, G. (2014). Hétérogénéité temporelle et activité de travail. Entre conflits et articulations. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 8(1), 1-22. En ligne : <http://www.cairn.info/revue-anthropologie-des-connaissances-2014-1-page-1.htm>

Domenget, J-C., Larroche, V., Peyrelong, M-F. (2015). Reconnaissance et temporalités. Pour un ancrage de ces concepts en SIC. In J-C. Domenget, V. Larroche, M-F. Peyrelong (dir.). *Reconnaissance et temporalités. Une approche info-communicationnelle* (pp. 15-33). Paris : L'Harmattan.

Domenget, J-C. (2015). Usages professionnels et figures d'usager des médias socionumériques. *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, (6). En ligne : <http://rfsic.revues.org/1325>

Domenget, J-C. (2014). Formes de déconnexion volontaire et temporalités de Twitter. *Réseaux*, (186), 77-103.

Domenget, J.-C. (2013). La fragilité des usages numériques. Une approche temporaliste de la formation des usages. *Les Cahiers du numérique*, 9(2), 47-75.

Granjon, F. (2004). *De quelques éléments programmatiques pour une sociologie critique des usages sociaux des TIC*, intervention au sein de la journée d'étude « Les rapports société-technique du point de vue des sciences de l'homme et de la société », LARES-Université de Rennes 2. En ligne : http://hal.archives-ouvertes.fr/sic_00001156/

Gallant, N., Latzko-Toth, G., et Pastinelli, M. (2015). *Circulation de l'information sur les médias sociaux pendant la grève étudiante de 2012 au Québec*, Québec : Centre d'études sur les médias.

Grossin, W. (1996). *Pour une science des temps. Introduction à une écologie temporelle*, Toulouse : Octarès Éditions.

Jauréguiberry, F., Proulx, S. (2011). *Usages et enjeux des technologies de communication*. Toulouse : Érès.

Jouët, J. (2000). Retour critique sur la sociologie des usages. *Réseaux*, (100), 487-521.

Kellner, C., Massou, L., & Morelli, P. (2010). Des usages limités des tic chez des professionnels de l'Éducation et du conseil dans le social. *Questions de communication*(18), 89-112.

Dubar, C., Rolle, C. (2008). Les temporalités dans les sciences sociales : introduction, *Temporalités*, 8, URL : <http://temporalites.revues.org/57>

Garud, R., Jain, S., & Tuertscher, P. (2008). Incomplete by design and designing for incompleteness. *Organization Studies*, 29(3), 351-371.

Heinich, N. (2012). *De la visibilité : excellence et singularité en régime médiatique*, Paris : Gallimard.

Lacroix, J-G., Moeglin, P., Tremblay, G. (1992). Usages de la notion d'usages : NTIC et discours promotionnels au Québec et en France, *Les nouveaux espaces de l'information et de la communication*, Actes du 8^e Congrès National des Sciences de l'Information et de la Communication, SFSIC, p. 239-248.

Lambert, V. Landaverde, V. (2013). Twitter, outil de curation sociale. In N. Péliissier, G. Gallezot (dir.), *Twitter. Un monde en tout petit ?* (pp. 53-72), Paris : L'Hamattan.

Latzko-Toth, G. (2014a). La contribution des usagers au développement des médias numériques. In S. Proulx, J. L. Garcia & L. Heaton (Eds.), *La contribution en ligne. Pratiques participatives à l'ère du capitalisme informationnel* (pp. 129-141). Québec: Presses de l'Université du Québec.

Latzko-Toth, G. (2014b). Users as co-designers of software-based media: the co-construction of Internet Relay Chat. *Canadian Journal of Communication*, 39(4), 577-595.

Latzko-Toth, G. (2011). Unstable by design: IRC as an ongoing project. Paper presented at *Media in Transition 7 (MiT 7) : Unstable Platforms: the Promise and Peril of Transition*. Massachusetts Institute of Technology, Cambridge, MA : 13-15 May 2011.

Neff, G., Stark, D. (2003). Permanently Beta. Responsive Organization in the Internet Era. In P. N. Howard, S. Jones (eds.). *Society Online. The Internet in Context* (pp.173-188). Thousand Oaks : Sage Publications.

Perriault, J. (2008). *La logique de l'usage. Essai sur les machines à communiquer*, Paris : L'Harmattan.

Pronovost, G. (1994). Médias: éléments pour l'étude de la formation des usages sociaux. *Technologies de l'information et société*, 6(4), 377-400.

Proulx, S. (2015). La sociologie des usages, et après ? *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 6(1).

Proulx, S. (2002). Trajectoires d'usages des technologies de communication : les formes d'appropriation d'une culture numérique comme enjeu d'une société du savoir. *Annales des télécommunications*, 57(3-4), 180-189.

Rosa, H. (2012). *Accélération et aliénation. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris : La Découverte.